

Chapitre 24

La Bataille de Manassas Junction.

(Préparatifs occultes.)

Hélène m'accueille avec une joie empreinte de réserve. Ce n'est qu'une fois revenu à la plantation que je mesure combien ce voyage m'a épuisé. En fait je suis resté sous tension tout le temps. Même chez le pharmacien Shlomo Kahana je ne me suis pas vraiment reposé. En outre même si je ne suis pas du genre à hésiter à tirer quelque coup de feu, je n'ai pas pour conception de base de privilégier la force sur la raison. Bien sûr, il est des cas où nécessité fait loi. Le bain que je prends avant le dîner est chaud, garni de sels de bain aux plantes médicinales des jardins de Charleston. J'en ressors détendu et décontracté. En outre je retrouve mon grand cuir à rasoir qui ravive le fil de mon « coupe-chou » mieux que mon cuir de voyage. Je suis dans la salle de bain de l'étage, en train de repasser le fil de mon rasoir quand la serrure fait entendre un claquement et la porte s'ouvre. Entre Hélène, un « carré¹ » en laiton à la main. La porte comporte un dispositif pour la déverrouiller de l'extérieur en cas de malaise de la personne enfermée.

Je suis tout de même décent parce que j'ai noué le drap de bain autour de ma taille. Ma fiancée referme la porte au verrou et m'installe sur un fauteuil en rotin qui reste en permanence devant la table de toilette. Elle se met à jouer le barbier. Elle me fait asseoir, me place une serviette autour du cou et me fait m'appuyer sur le haut dossier du fauteuil. Avec une habileté qui montre l'habitude, elle fait mousser l'eau savonneuse avec le blaireau et commence à me badigeonner la face. Ensuite, elle teste le fil de la lame sur la paume de sa main et commence à me raser. Elle a la main douce, légère, précise mais décidée. Je me laisse aller encore plus complètement que chez le barbier. La lame crisse en lissant mes joues, ensuite elle s'attaque aux poils raides autour de la pomme d'Adam. Il faut maintenant finir le rasage et Hélène prend la cuillère à soupe réservée à cet effet, la passe dans ma bouche derrière la joue gauche, finit de raser ma joue gonflée, répète l'opération avec la joue droite.

- Et maintenant, penche-toi en afin que je rafraîchisse la nuque et les tempes. »

J'obtempère avec plaisir. Une fois rafraîchi, je vais me lever quand ma fiancée me rassoit avec autorité et précise : « Maintenant, les poils de nez, ceux des oreilles et taille des sourcils. » Encore dix minutes de toilette et la jeune femme décide que je suis à nouveau présentable.

- J'ai fait nettoyer tes gants beurre frais et ta garde-robe est impeccable. Ce soir, tu dois avoir un entretien important avec mon père. Je vais te laisser te rhabiller. J'ai préparé tes vêtements sur ton lit. J'ai aussi envoyé à la buanderie tes habits de voyage.

- Et peut-on savoir ce que me veut ton père ?

- Il ne le sait pas mais ma mère va t'expliquer. Dépêche-toi de t'habiller... Au fait, qu'est-ce que c'est que ces flacons de terre cuite que tu as rapporté de voyage ?

- De l'onguent cicatrisant pour blessures légères. »

Hélène hoche la tête sans répondre et quitte la salle de bain.

*

* *

Élisabeth Toppenot attend dans son boudoir. Elle pose son livre lorsque j'entre. Je la salue poliment mais je reste un peu sur la défensive.

- Hélène m'a beaucoup parlé pendant votre voyage dans le Nord. Nous vous observons depuis que vous êtes arrivés chez nous, votre associé et vous. En outre, de fille à

¹ Carré : Petite poignée amovible qui permet d'ouvrir les verrous de certaines portes ou fenêtres, comme en ont les contrôleurs dans les trains ou les « concierges » dans les Grands hôtels. Ce ne sont pas des passe-partout qui, eux, sont de véritables clés.

mère, Hélène m'a expliqué qu'elle et vous... vous me comprenez. Et moi aussi je la comprends et je ne vous en veux pas. Surtout, ne soyez pas inquiet, je ne vais pas vous faire le « coup du canapé ». Mais j'aimerais bien savoir quelles sont vos intentions.

- Madame, elles sont des plus honnêtes. Et si nous avons devancé les choses c'est simplement parce que j'ai bien l'intention de l'épouser. J'ai l'impression qu'elle est sur la même ligne. Mais les circonstances ont fait que jusqu'à présent elle a préféré que nous attendions pour que je fasse ma demande.

- Eh bien, avez-vous à nouveau abordé le sujet avec elle ?

- Non, je n'en ai pas eu le temps. Mais c'est elle qui m'a informé de ce que vous souhaitiez me parler ; elle m'a conduit ici une fois que je me fus remis en condition après mon voyage.

- Eh bien, selon ce qu'elle m'a dit, elle pense que le moment est venu de préparer ce mariage. Je vous demande donc de parler à Aldebert qui ne va pas tarder à rentrer de la ville.

- Soit. Je vais donc préparer mes gants « beurre frais ».

- Ne soyez pas trop "vieille France" vous le dérouteriez. »

Tertullien me rejoint sur la véranda. Je me suis accoudé à la rambarde de bois. La brise de cette soirée de printemps commence à être tiède et sent les fleurs. Je raconte rapidement mon périple à mon ami. En échange il me raconte les quelques jours de mon absence tels qu'il les a vécus ici.

D'après lui, les opinions se radicalisent. De plus en plus de gros bourgeois ont peur de « laisser des plumes » dans cette guerre, en particulier avec la fin possible de l'esclavage. Le décret d'affranchissement des esclaves volontaires pour servir dans l'armée confédérée est de plus en plus remis en cause par les plus gros propriétaires.

Sié a clairement déclaré à Tertullien qu'il ne tient absolument pas à s'engager dans l'armée confédérée. « Tu comprends bien, Mon Frère, que je ne vais pas risquer de me faire tuer par des soldats yankees dans le seul but de mériter l'affranchissement. Si je meurs libre à la guerre, je ne profiterai pas de la liberté. Si les yankees gagnent, ils m'affranchiront de toute façon. Sans que j'aie risqué la mort pour cela. Si les dixies gagnent, alors je continuerai mon travail chez des bons maîtres en attendant l'affranchissement qui finira bien par arriver. Et de toute façon, la maison aura besoin de bras pendant la guerre. Les fils de la maison vont être mobilisés ou bien ils quitteront l'Amérique pour éviter la guerre. Il faudra pourtant que des bras travaillent les terres. J'y suis prêt. Que veux-tu, moi j'aime les Toppenot comme ma famille et la plantation est le lieu où je vis. »

Certes, il existe de nombreux esclaves qui attendent avec impatience la victoire de Lincoln. Ils pensent, en fait sans raison objective, qu'elle accélèrera la promulgation d'un décret fédéral d'abolition. Et pourtant, Lincoln dans ses proclamations ne fait pour le moment allusion à rien. Il s'arc-boute sur la lutte contre l'éclatement des États-Unis et l'affront infligé par la Confédération à l'Union à Fort Sumter et à Baltimore. Autant dire que j'attends impatiemment de rendre compte de ma mission aux gens de l'État-major.

Nous restons moroses un moment en attendant l'arrivée d'Aldebert Toppenot. On finit par l'entendre arriver du fin fond de l'allée principale qui court sous un tunnel d'arbres à l'ombre bienfaisante.

Élisabeth accueille son père à sa descente de voiture et lui explique que je souhaite lui parler en tête à tête à mon retour de voyage.

- Je me rafraîchis un peu et je vous reçois de suite. »

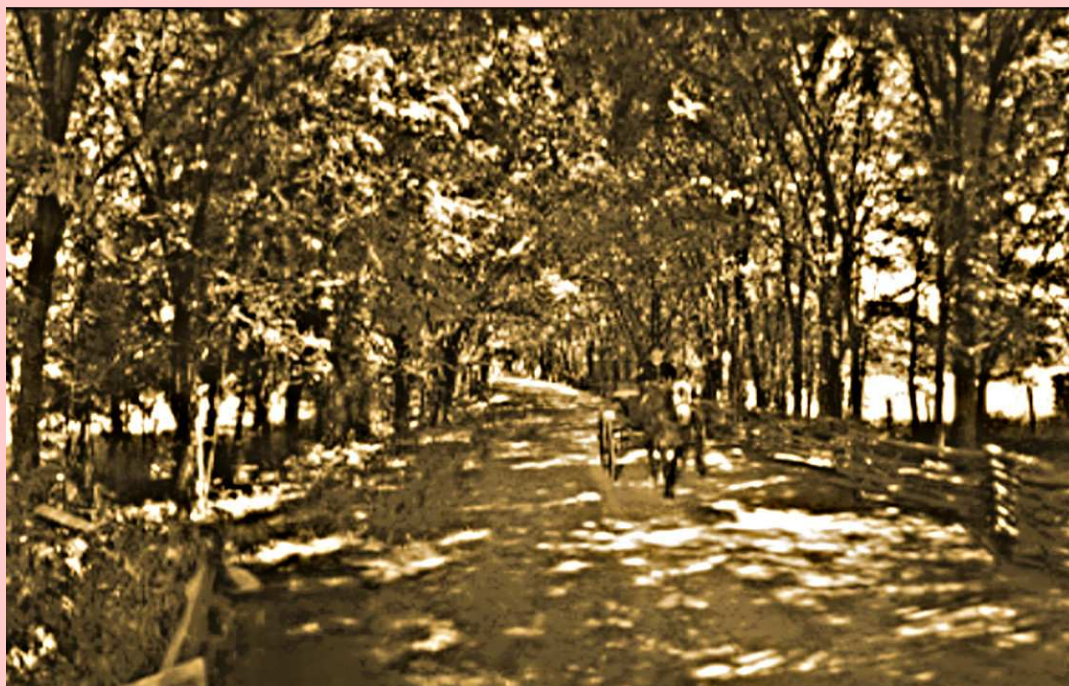
Il vient à moi et me serre la main avec un sourire puis entre dans son bureau. J'entends la porte qui conduit de son lieu de travail favori vers sa chambre et le cabinet de toilette attenant. Placidement, je mets au point dans ma tête la façon dont je vais faire ma demande.

Sié qui attendait l'arrivée de la voiture conduit l'attelage vers la remise située près de l'écurie. Un palefrenier prend en charge la jument tandis que Sié range la voiture en la

poussant. Ceci fait, le cocher revient vers nous en passant à travers la maison. Sans la moindre gêne, il entre sur la terrasse par la grande porte.

- Mademoiselle Hélène, j'ai encore dû aller chercher le petit Dylan dans le fumoir. Il était encore en train de pleurer. Il est inconsolable depuis l'annonce de la réquisition des chevaux de monte. C'est qu'il aime beaucoup Furcy.

- Que veux-tu que nous y fassions ? Pour le moment, on nous a laissé les mules et les chevaux de trait. Mais il faut quatre ans pour faire un cheval d'artillerie. J'ai donc bien peur qu'on vienne un jour nous prendre nos chevaux de trait. Comme nous avons des rizières, je pense qu'on nous laissera du bétail parce que les soldats auront besoin de manger et qu'il faut bien des chevaux ou des mules pour tirer les charrettes et les chariots de riz. Je pense que de toute façon on nous laissera les deux petites juments. Elles ne sont pas aptes à faire des montures de guerre. » Sié a un hochement de tête lent et dubitatif.



*M. Toppenot arrive du fin fond de l'allée principale
qui court sous un tunnel d'arbres à l'ombre bienfaisante.*

L'entrevue avec Aldebert Toppenot se déroule le plus simplement du monde. Rien ne se passe comme prévu. Le maître des lieux me fait entrer et s'adresse à moi :

- Alors, vous venez me faire votre demande ? »

Lui aussi s'attendait à notre union, donc.

- Oui, Monsieur. Je voudrais vous demander la main de votre fille Hélène.

- Cela me paraît un projet sensé. Si toutefois elle est d'accord. Il faudra toutefois étudier les questions matérielles. Mais dans ce domaine, tout trouve une solution. Ensemble nous verrons mon avocat ici et nous ferons le point sur vos espérances, celles d'Hélène et la façon de protéger vos intérêts et les siens, surtout en cette période incertaine tant ici qu'en France. Mais ne vous inquiétez surtout pas. Il me reste, outre une certaine honnêteté, un profond sens de la famille. Mais il nous faut entendre mon épouse et ma fille. »

Aldebert tire sur le cordon et une accorte petite négresse entre par la porte de service à la place du jeune esclave qui répond habituellement à l'appel de la sonnette.

- Ma chérie, va demander à madame et à Hélène de venir céans.
- Oui, maître.
- Ma chérie, ne m'appelle plus « maître ». Appelle-moi « Monsieur » ou bien « Papy ».

- Oui Papy, fait la fillette avec un sourire.
- Il y a eu du changement depuis votre départ l'autre jour », fait Aldebert en se tournant vers moi. « Mon esclave secrétaire m'a demandé l'autorisation de se faire affranchir par le service militaire. Nous lui avons enseigné la lecture et l'écriture. De ce fait, il pourra monter en grade et passer caporal voire sergent si nos pertes sont trop fortes et s'il évite les mauvais coups. J'ai donc dit oui. Mais j'ai donc aussi affranchi ses parents et sa sœur pour qu'ils restent ses égaux. Et la fillette, sa petite sœur Maria, a pris sa place à mon côté. Elle apprend à bien écrire et tient en ordre mes papiers. Elle se trompe encore assez souvent dans le rangement, mais ma fille Françoise l'aide pour le moment et je compte bien qu'elle finira par être une bonne secrétaire. Elle est encore très jeune, à peine treize ans. Françoise m'a dit combien elle progresse vite. »

Nous attendons un peu en un silence qu'Aldebert envahit de la fumée précieuse de son cigare de tabac de Virginie. Voici enfin la mère et la fille. Aldebert semble prendre plaisir à jouer une sorte de saynète.

- Eh bien, ma fille. Le Baron de Berdeilhe que voici m'a fait une demande dont je crois que vous connaissez la teneur.

- ...
- Voyons, Aldebert, cessez de jouer...
- Ma bien chère Élisabeth, il me semble que je doive m'enquérir de l'opinion de ma fille avant d'accepter pour elle cet emploi de photographe que me propose M. de Berdeilhe.

- Mais, Père... arrêtez de jouer. Vous savez bien qu'en matière de photographie, Pierre-Hubert m'a proposé de lui servir de modèle pour réaliser des affiches vantant les charmes de danseuses de cabarets pour les chercheurs d'or de la *Frontier*.

- Je vois... Élisabeth, il me semble que vous devriez vous pencher sur le trousseau de notre fille parce que je ne crois pas qu'elle dispose des dessous affriolants nécessaires à tirer bon profit des affiches que réalisera M. de Berdeilhe. Et poser en tenue d'Ève risquerait de l'exposer à des fluxions de poitrine.

- Mais allez-vous arrêter, tous les deux ?! Que va penser Pierre-Hubert ? » Se tournant vers moi, Élisabeth Toppenot intime : « Mais enfin, parlez, Pierre-Hubert !

- Monsieur Toppenot, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille Hélène.
- Mon garçon, je vous l'accorde bien volontiers, mais ne venez pas vous plaindre après. Vous faites une bonne affaire sur un point, elle sait très bien faire la barbe. Elle a appris sur moi, ce qui vous explique la quantité de cicatrices qui marquent mon visage mais maintenant, elle est au point. Pour le reste, elle a le caractère impossible de son père et n'a pas hérité de la docilité de sa mère.

- Mais enfin, arrêtez donc vos plaisanteries ! »

Soudain Hélène éclate en sanglots et se précipite contre mon épaule. J'aperçois un peu d'humidité dans les yeux du maître de maison tandis que la maîtresse de maison lève les yeux au ciel. La voix émue, Aldebert parle : « Mes enfants, je suis sûr que votre mère se joint à moi pour vous donner notre bénédiction. »

Nous gardons le silence quelques instants et Élisabeth me dit : « Pierre-Hubert, vous devriez, Hélène et vous, allez annoncer la nouvelle à Tertullien. Et n'oubliez pas Lucie. »

Pas de risque d'oublier la Doudou familiale. Elle est derrière la porte, nous intercepte, m'empoigne aux épaules et me pose une grosse bise sonore sur chaque joue. Tertullien qui attendait sur la terrasse nous prend les mains : « Je vous souhaite beaucoup de bonheur. André nous attend au village séminole d'ici quelques jours. Lui aussi va convoler. Moi-même, j'ai rencontré une âme sœur mais c'est encore un secret. Je vous en parlerai plus tard. Mais il va falloir annoncer votre joie à la maisonnée. »

Lucie nous a suivis. Elle approuve la proposition d'annoncer la nouvelle mais y apporte un bémol. « Il y a beaucoup d'inquiétude parmi les nègres de la plantation. Tout le monde attend avec espoir ou inquiétude l'évolution du statut des nègres dans le pays. Les affranchis de la ville ne sont pas à l'aise. Si les esclaves ont l'espérance d'une vie meilleure, les affranchis comme les « chicanos » attendent une proclamation sur les droits civils qui leur donnerait l'égalité des droits face aux citoyens d'origine anglo-saxonne ou centre-européenne. Ils savent bien que ces droits ne sont pas encore d'actualité dans les États du nord. Si on ne peut pas se rattacher à une communauté irlandaise, italienne ou juive, on n'a le soutien d'aucun syndicat ni d'aucun parrain. Tout le monde sait cela. En outre, on entend de plus en plus parler de groupes de « *wasps* » qui luttent pour le maintien des nègres en esclavage et la mise à l'index des affranchis.

- Que dis-tu, Lucie ? D'où tiens-tu ces informations ?

- Elle a raison, » renchérit Tertullien. On l'apprend dans les milieux nègres mais j'en ai aussi entendu parler dans les réunions de syndicats d'artisans. J'ai même entendu des partisans de ces groupuscules qui prétendent défendre leurs intérêts par ces associations secrètes. D'ailleurs, ces groupuscules ont des relations avec de leurs équivalents dans les États unionistes. Là haut aussi, on trouve des partisans de la ségrégation dans les lieux publics. La guerre qui arrive va libérer des forces que la morale publique a jusqu'à présent gardées sous la trappe.

- Parler de morale publique dans une société qui a des esclaves ! » C'est Hélène qui s'est exprimée.

- Vous savez bien que nous allons évoluer vers l'abolition, c'est un point acquis. Il faut aussi reconnaître que les divers États cotonniers ont tous pris des mesures visant à la protection des esclaves et à permettre leur affranchissement. Nous y allons peu à peu mais la guerre qui commence va radicaliser les positions et ralentir le processus voire lui faire faire marche arrière de plusieurs années. »

C'est Tertullien, que l'on ne peut suspecter de défendre l'esclavage, qui vient de s'exprimer. Comme il ne parle jamais de politique, tout le monde l'écoute ce soir. On sait qu'il a vécu la deuxième abolition en Guadeloupe et qu'il a conscience des écueils à éviter dans une telle révolution sociale. Malheureusement, cette guerre civile va perturber en profondeur les sociétés américaines et troubler la sérénité qui aurait été nécessaire pour réussir le processus ici. Et la crainte des mouvements extrémistes qu'exprime mon ami est cause de son principal souci actuel.

Un ange passe dans la conversation. Nous sommes sur la véranda et Lucie est partie vaquer à des tâches mystérieuses. Un pas lourd fait crisser le gravier de l'allée. Sié approche lentement avec l'air grave.

- Monsieur Pierre va arriver, nous avons vu sa voiture sur la route depuis le sommet de la colline. »

Il faut bien répondre quelque chose. Mais Hélène reste silencieuse. Alors Tertullien répond.

- Merci, Sié. Alors, comment se présente la récolte de coton de cette année ? »

Il y avait une inquiétude à la plantation parce que les fleurs semblaient maigrichonnes.

- Ça va mieux. Les fleurs ont commencé à grossir. Mais le régisseur est inquiet pour les ventes. La guerre risque de bousculer toute la vie du pays. » Un silence suit et Sié reprend : « On m'a dit que Monsieur Aldebert va nous parler à tous. Savez-vous de quoi ? Il a demandé à se faire présenter tous les gens de la plantation, les ouvriers libres et les esclaves. Ceux des champs et ceux de la maison.

- Je ne sais pas exactement, Sié, répond Hélène. Il est rentré de la ville il y a peu. Je pense qu'il va annoncer la tenue d'une "palabre" mais ce ne sera pas pour ce soir. »

Hélène, bien que s'exprimant en anglais, a utilisé le mot « palabre » adopté en français depuis l'implantation des premiers comptoirs en Afrique. Il n'y a pas d'équivalent en

anglais sauf à utiliser un autre mot français au sens péjoratif que quelques érudits utilisent pour évoquer les longues discussions sous les arbres des hameaux d'esclaves des champs : « verbiage » qu'ils prononcent « *va:bieidge* ». Mais tout le monde a compris. Lucie arrive et nous informe en anglais qu'Aldebert a demandé à voir tout le personnel de la plantation sur l'aire à battre ce soir une heure avant le coucher du soleil. Il a donné l'ordre au régisseur de faire prévenir les gens par les contremaîtres et de faire arrêter le travail une heure plus tôt qu'à l'accoutumée. La plantation n'est pas très étendue et surtout les deux hameaux de maisons d'esclaves sont proches de la maison principale de la plantation. Ainsi l'adduction d'eau jusqu'aux fontaines des hameaux s'est-elle faite à moindre coût. La voiture de Pierre sort de l'allée en sous-bois et surgit dans la lumière de l'après-midi. Il conduit lui-même son boguet. Sié attend l'arrivée du pharmacien pour s'occuper de l'attelage et faire soigner la petite jument. Mais Pierre le remercie et lui dit : « Laisse-moi juste embrasser ma sœur et saluer mon futur beau-frère, mais je t'accompagne aux écuries. »

Une fois ses salutations faites, lui et Sié se rendent auprès des ouvriers et esclaves des écuries. Les parents Toppenot paraissent enfin sur la véranda. Aldebert tient quelques feuilles de papier qu'il agite pour finir de faire sécher l'encre. « Nous allons profiter du répit que nous donne le rassemblement du personnel pour tenir un conseil de famille élargi à Pierre-Hubert et Tertullien. Allons dans la grande salle à manger, il y fait frais. »

*
* *

Les parents Toppenot s'installent l'un à côté de l'autre à l'une des extrémités de la grande table de style Louis XVI, Aldebert à gauche et Élisabeth à droite. Pierre, Hélène et Françoise s'assoient à droite de leur mère. Une cavalcade fait bruire le gravier. Un cavalier contourne la maison pour se diriger directement vers les écuries. Les parents prennent une position d'attente. Au bout de quelques minutes l'escalier de derrière grince sous un pas lourd. André arrive, en sueur et le chapeau à la main. Il s'installe face à ses frère et sœurs à gauche de son père. C'est l'aîné. Tertullien et moi nous asseyons enfin, à l'autre bout de la table, face aux parents.

Le silence est lourd de sous-entendus. Puis Aldebert prend la parole.

- Vous avez tous en tête la situation qui prévaut dans notre pays. Je parle de ce qui était les États-Unis. Ne nous voilons pas la face, nous allons à la guerre. Je suis *a priori* trop âgé pour être mobilisé, au moins au début. Mais si les choses tournent mal, je crains fort de devoir prendre part à la plus grande stupidité que notre pays neuf aura connu depuis sa création. Les événements se sont enchaînés, alimentés par la bêtise et l'arrivisme de certains. Les dirigeants des deux camps en sont arrivés là où nous en sommes, poussés par des agitateurs qui comptent bien tirer profit des désastres à venir. Ne nous y trompons pas : ceux qui tireront profit de ce qui nous menace et va nous atteindre seront ceux qui auront eu soin de ne pas prendre de risque physique et qui en plus auront su mentir et faire preuve de cynisme. La Confédération des États d'Amérique ne menace pas les Fédéraux, quoiqu'ils en pensent. Le président Lincoln a des motivations strictement politiques. Et qui se défendent si on se place du point de vue du gouvernement de Washington. En effet, s'il tolérât que l'insubordination envers la capitale fédérale l'emportât, c'en serait fini des États-Unis d'Amérique. Mais cette seule raison constitutionnelle ne suffirait pas à pousser les gens simples du Nord à la guerre contre les États cotonniers. On l'a bien vu avec les affaires de Baltimore. Il va donc jouer sur la corde sensible en ce moment : pour justifier son agression, il va finir par mettre en avant la nécessité de nous forcer à abolir l'esclavage. C'est encore trop tôt dans son plan parce qu'il reste encore beaucoup d'esclaves dans les États du Nord et surtout chez les gens aisés. Même dans le Maryland qui a interdit la vente d'êtres humains, donc de faire venir de nouveaux esclaves, l'esclavage reste légal. Mais je fais confiance à ce retors de Lincoln pour amener les yankees à soutenir l'idée d'abolition et à en faire la

nouvelle raison objective de nous faire la guerre. Quelques batailles où nous aurons fait couler le sang yankee et la haine montera alors dans les rangs des fédéraux. Et comme ceux qui se battront face à nous seront des gens du peuple trop pauvres pour avoir des esclaves, ils seront d'autant plus enclins à mettre l'abolition en avant pour justifier leur agression.

Entendons-nous bien, mes enfants : je suis tout à fait favorable à l'abolition de l'esclavage et vous avez pu voir que j'affranchis beaucoup en ce moment. Cela diminue d'autant les actifs de nos propriétés mais ce n'est que justice. D'autant que dès que les nouvelles règles comptables entreront en vigueur, notre comptabilité s'assainira naturellement puisque les esclaves ne pourront plus être inclus dans la richesse d'une plantation ni d'un atelier. Seulement, si nous laissons les yankees s'emparer de notre pays nous perdrons tout. Nos biens, mais cela n'a que peu d'importance. Nos traditions et notre culture, cela c'est plus grave. Mais surtout les affairistes matérialistes nous envahiront en dépêchant pour nous coloniser certains de leurs sbires qui seront en délicatesse avec la justice dans leurs États d'origine et qui feront tout pour se « racheter » en se montrant plus « lincolnistes » que Lincoln lui-même. Ces gens se comporteront comme les ruffians qu'ils sont ou seront devenus. Si nous perdons cette guerre, nous perdrons notre pays. Si les yankees la perdent, ils ne perdront pas grand' chose puisque ce n'est pas nous qui irons chez eux pour détruire leur usines et leurs bidonvilles. Ils se trouveront de nouvelles aventures exaltantes pour faire oublier leur défaite à leurs opinions publiques. Dans l'Ouest, par exemple.

Comme je n'ai que peu de confiance es capacités de notre économie à faire face à une guerre analogue à celle que l'Empereur des Français a conduite en Italie et celle qu'il soutient au Mexique, je veux dire une guerre moderne, j'ai pris mes dispositions pour réaliser des placements et des investissements en Europe et aux Antilles Françaises. Ainsi, nous ne perdrons pas tout si le pire survient. Mon seul but est de préserver pour vous, les enfants, le maximum des biens que votre mère et moi avons fait fructifier depuis que nous avons hérité de nos parents.

Comme il nous reste pour le moment la plantation et du courage, rien n'est perdu. Nous allons donc continuer à vivre et dans cette optique je tiens à vous annoncer officiellement ce dont vous vous doutez tous : une nouvelle génération va naître ici grâce à votre sœur Hélène et son futur mari Pierre-Hubert de Berdeilhe. Il m'a demandé la main de votre sœur et votre mère et moi avons dit oui. »

Françoise rompt le silence avec un rire gai : « Oui, mais surtout il a d'abord fait sa demande à Hélène qui a dit oui. Sinon rien ne se serait passé ! »

Je m'attends à une réplique des parents, mais Aldebert éclate de rire donnant le signal à un fou rire général. Il reste quelques formalités à régler avant de passer devant le juge et le Pasteur mais Tertullien sort sa botte secrète :

- Il y a trois mois, juste après le duel, j'ai profité de l'émoi général et d'une visite chez le consul à Savannah pour envoyer une lettre à la Guadeloupe. Il en est revenu un état notarié des biens de Pierre-Hubert en France. Cela facilitera sans doute le travail de vos hommes de loi ici.

- Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ? » Je suis sidéré de cette initiative.

- Je te rassure, l'acte notarié est encore scellé, je ne me serais pas permis de me mêler de tes affaires. Mais j'ai senti dès le départ que la Belle Hélène risquait bien d'éveiller en toi les sentiments les plus doux... Et comme je me doutais qu'il pourrait t'être utile de passer devant un homme de loi, j'ai écrit au gouverneur qui a actionné l'administration du Trésor. Et comme MM.de la Roncière et de Richemond sont toujours en poste et nous connaissent tous les deux, ils ont œuvré pour hâter le travail des notaires. Ton oncle d'Angoulême tient des comptes précis et suit de près le travail des Tabellions. Voilà.

- Eh bien mes enfants, tout cela est bel et bon et nous pouvons lever ce conseil. Je dois parler aux gens de la plantation. »

Aldebert expose aux ouvriers plusieurs points pratiques sur la vie de la plantation, annonce le départ possible de plusieurs chevaux. Il explique le décret d'abolition des engagés

dans l'armée, qui soulève un brouhaha vite calmé par Sié. Il expose aussi les risques auxquels s'exposent les affranchis qui sont susceptibles d'être « *drafted* » c'est-à-dire mobilisés de force. Il conclut en annonçant le mariage de sa fille. Pendant toute cette adresse, Lucie se tient derrière Élisabeth, sur la véranda affirmant ainsi son « appartenance à la famille ». Mais la quarantaine de personnes qui écoutent ne lui en veulent pas. Cette négresse venue d'une île française est l'une des leurs bien qu'affranchie. Elle est bonne avec tout le monde et on ne compte plus ses interventions de sage-femme ou de doctoresse « quimboiseuse ». Comme Sié, et peut-être plus que lui parce qu'elle pourrait bien retourner chez elle alors qu'elle reste ici pour faire le bien, tous les esclaves et affranchis savent bien qu'elle ne manque pas une occasion d'intercéder pour eux quand c'est nécessaire. Ni de montrer clairement aux uns et aux autres en quoi ils méritent les sanctions lorsqu'elles arrivent, ce qui est rare. Ainsi, c'est une intervention de la Bonne Lucie et de Sié auprès d'Aldebert qui a provoqué une enquête du maître laquelle a conduit à la révocation d'un contremaître de la rizière, il y a deux ou trois ans.

Lorsqu'Aldebert a fini, il répond aux questions de quelques pères de famille et puis lorsque plus personne n'a de question, il conclut : « Bien sûr, vous pouvez toujours demander à me voir en passant par vos contremaîtres ou par Sié, ou par Monsieur Tertullien. »

Je suis intrigué de cette position officielle de mon « associé » mais je reste coi.

À la fin du dîner, on apporte le dessert. C'est Lucie qui précède la cuisinière :

- J'ai pensé que cela ferait plaisir à certains de faire couler du "chaudeau" sur le gâteau de patates ! »

Approbation générale, en particulier d'Élisabeth, des deux filles et, modestement, de Tertullien. L'irruption de cette recette de Guadeloupe dans cette plantation sud-carolinienne fait plaisir à tous, certes, mais surtout à Élisabeth et Tertullien tous deux originaires de l'île comme Lucie.

Après le dîner, nous montons à nos chambres Tertullien et moi. Il m'informe de ce qu'il est devenu pendant mon absence l'assistant d'Aldebert chargé du suivi des limites foncières de la plantation. Cela lui donne prétexte pour parcourir les terres en tout temps. Le rusé maître de maison l'a aussi désigné comme nouveau point de contact entre les ouvriers et lui. Ensuite, Tertullien me remet des messages arrivés de Guadeloupe par le truchement du Consul de France à Savannah, dont le fameux état notarié où les scellés sont toujours intacts. Accusant réception de mes comptes rendus, le Gouverneur me recommande la prudence dans mes activités de renseignement. Il semble avoir des informations sur Allan Pinkerton. En particulier, il semblerait, mais je ne sais pas quelles sont les sources, que même s'il a pour l'instant l'oreille de Lincoln, il ait néanmoins beaucoup d'adversaires voire d'ennemis au sein de l'équipe du Président Fédéral. Le document du cabinet du gouverneur de Guadeloupe comporte un message chiffré. Je connais le moyen de déterminer les trois variables de l'algorithme de déchiffrement pour transcoder le message chiffré. L'emploi du disque Alberti que m'a fourni l'officier du chiffre de l'état-major de Charleston me facilite la tâche. Certes, pour jouer l'algorithme il faut que je décode en deux temps, mais le message n'est pas très long. Je mets Tertullien à contribution. Je lis le texte chiffré et dicte à mon ami et complice chaque lettre que je décode. Apparaît un premier texte toujours incompréhensible et se présentant sous forme de groupes de lettres. Mais alors que le premier message comportait des groupes de cinq lettres, l'application du premier volet de l'algorithme donne un message toujours chiffré mais par groupes de six lettres.

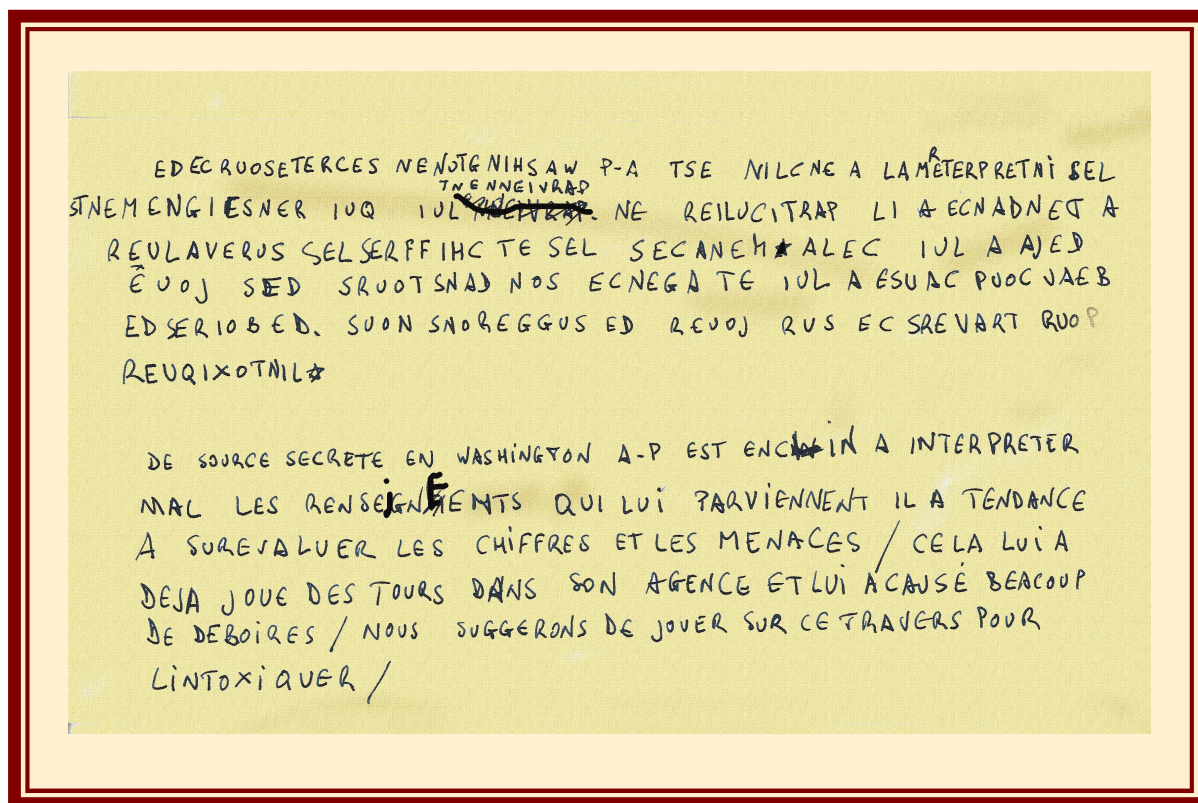
- J'obtiens une page incompréhensible, Pierrou.

- C'est normal. Montre-moi ta feuille. Tiens regarde tous les groupes sont à six lettres, mais il y a beaucoup moins de groupes. Maintenant, nous allons recommencer le procédé et nous allons tomber sur des mots. Ensuite, je te montrerai comment les interpréter. Il y aura sans doute des chiffres, dans ma dictée. Ne sois pas surpris, c'est normal. »

Une fois que j'ai dicté tout le décodage, nous obtenons un nouveau papier. Il est toujours incompréhensible à première vue mais je lui applique la dernière conversion qui

consiste à inverser l'ordre des lettres de chaque mot. Alors tout s'éclaire pour Tertullien qui lit le texte suivant :

« De source secrète en Washington A-P est enclin à interpréter mal les renseignements qui lui parviennent. Il a tendance à surévaluer les chiffres et les menaces. Cela lui a déjà joué des tours dans son agence et lui a causé beaucoup de déboires. Nous suggérons de jouer sur ce travers pour l'intoxiquer [l'intoxiquer] ».



Je suis enchanté de cette communication. Voilà l'angle d'attaque pour moi. Si je parviens à convaincre le Sous-chef Renseignement de me confier le contact avec Pinkerton, je pourrai fournir à l'Écossais des renseignements d'autant plus vraisemblables qu'ils lui plairont. En fait, il faut faire en sorte qu'il transmette à Washington des renseignements tels qu'il entraîne le commandement unioniste à mobiliser d'énormes unités avant d'oser agir. Si c'est le cas, cela donnera aux généraux de Lee la possibilité de prendre l'adversaire par surprise en mettant à profit le temps perdu par les fédéraux à faire rassembler des troupes en zone de montée en puissance.

Il est temps pour moi de me reposer. Demain, je vais avoir une journée délicate et je veux l'aborder avec tous mes moyens. Je suis en train de me prélasser dans mon lit, à moitié alanguie dans une couche confortable et à moitié en éveil pour préparer intellectuellement mon entrevue avec les généraux que je crains intransigeants. Je suis en train de perdre le fil de mes idées, sombrant dans l'obscurité douce de la nuit quand j'entends la serrure bruir légèrement. La silhouette d'Hélène s'encadre peu à peu dans le contre-jour des veilleuses qui s'étend au fur et à mesure que la porte s'entrebâille. La jeune femme se glisse en silence dans la pièce dont elle referme la porte en me tournant le dos. Je fais semblant de dormir, couché sur mon flanc gauche. Hélène s'approche au plus près, s'assure de mon sommeil. Le lit est large et je dors sur son côté gauche. Ma fiancée fait le tour du lit et se glisse sous les couvertures en ayant soin de ne pas me réveiller. J'attends la suite... et m'endors. Et lorsque je me réveille, je suis seul et c'est parce que Tertullien frappe à ma porte pour me faire savoir qu'il est temps de se lever.

- Merci. Je descends dans une demi-heure. »

Je suis seul dans la chambre. Au cours de la nuit, Hélène est retournée chez elle sans me réveiller. J'en souris en me demandant ce qui lui a pris.

Après le petit déjeuner, je finis de m'habiller pour me rendre à l'État-major. Je porte une tenue américaine avec une veste cintrée à la taille qui me permet de passer un ceinturon dans les passants de mon étui à revolver. Comme j'ai conservé la bretelle de baudrier, je porte mon arme en avant de la hanche droite. Mais je glisse aussi mon petit « Le Bossu » dans la poche-revolver de mon pantalon. J'ai adopté un chapeau de paille fine de forme américaine et des chaussures basses avec des guêtres écruées. Mon pantalon est de couleur sable tandis que ma veste est un peu plus sombre dans les tons ocrés. Comme je ne veux pas immobiliser la voiture, je demande à Sié de bien vouloir me conduire au commandement militaire et revenir ensuite à la plantation. Je me débrouillerai pour revenir, il ne manque ni de cabs ni de calèches de remise.

Au moment où le cocher va demander à Aldebert l'autorisation d'atteler, une calèche officielle s'engage sur l'allée de la cour d'honneur de la plantation. Le cocher est aussi un nègre mais en costume de ville. Je reconnais dans le passager un civil que j'ai déjà rencontré à l'État-major. Il s'agit d'un policier qui a, d'après ce que j'ai compris, un rang élevé dans la police de l'État de Caroline du Sud. Mais je ne connais pas son grade dans la police et tout le monde lui donne du Monsieur sur un ton plein de déférence. Il saute à bas de sa voiture avec une souplesse que son léger embonpoint ne laisserait pas supposer. Il indique au cocher d'aller se ranger derrière la maison. Je suis fort surpris de le voir tête nue, ce qui ne correspond pas aux usages de la société charlestonnienne. Aldebert Toppenot, mystérieusement averti de l'irruption de l'administration dans l'emprise de la plantation, apparaît dans l'encadrement de la porte de grande entrée.

- Mon cher cousin, quel bon vent vous amène ?

- Je suis envoyé par le Général Toutant de Beauregard pour véhiculer le Baron de Berdeille au P.C. du commandement militaire. »

Aldebert fait les présentations. J'ai pris ma sabretache avec quelques documents dedans. Des notes que j'ai prises au cours de mon voyage et les sauf-conduits diplomatiques que m'ont remis les uns et les autres. Il fait encore frais à cette heure de la matinée et j'apprécie le confort de cette calèche aux ressorts souples. Le cocher conduit son attelage dans le moindre bruit de voix. Les sabots clapotent sur la terre battue de la voie bien plane. Nous arrivons en ville et sur les rues pavées et le cocher ralentit. Les « cobblestones », – les pavés – de bois sont très réguliers et je découvre l'intérêt des bandages de caoutchouc qui remplacent les ferrages sur les roues de toujours davantage de voitures légères en vogue en Amérique. Non seulement le roulement est remarquablement silencieux, mais encore il semble que l'adhérence est excellente. Lorsque nous tournons à angle droit d'une avenue dans une rue, on ne sent pas la glissade fréquente des roues arrière qui caractérise les roues ferrées dans les virages.

Nous approchons du port mais sommes encore sous la frondaison des arbres qui protègent les rues de l'excès de soleil en été. En fait, il semble que nous ne nous rendions pas au bâtiment de l'État-major mais dans une maison cossue à grande colonnade devant laquelle nous passons avant d'entrer dans son parc. Nous avons voyagé en silence, à part quelques considérations polies sur le temps agréable. Mon convoyeur n'est pas disert et je ne le connais pas assez pour savoir si je puis lui demander comment il peut être cousin de mon futur beau-père. Et pourtant, cette information me tarabuste un peu. Je ne sais même pas s'il va assister à mon entretien avec les représentants de l'État-major. Mais je ne vais pas tarder à être fixé sur ce point.

Nous entrons dans un parc arboré et descendons devant le perron de l'énorme maison. En fait c'est plutôt un style « tape-à-l'œil ». La maison est grande mais finalement pas tant que cela. Un rez-de-chaussée, un entresol et un étage. Mais la colonnade soutient un avant-toit qui se trouve au-dessus des trois niveaux et prend de ce fait un aspect imposant qui rappelle celui d'un gigantesque temple gréco-romain.

Ce bâtiment doit avoir un statut public parce que tout le personnel qui y vaque est en uniforme. J'identifie des militaires dont beaucoup ont encore des uniformes bleu marine, des policiers et ce qui doit être soit des miliciens, soit de la police privée.

Du hall imposant un grand escalier monte vers les étages. Au rez-de-chaussée, des portes entourent le patio carrelé de marbre. L'une est ouverte sur un couloir qui semble traverser toute l'aile de bâtiment qu'il parcourt.

Après la luminosité de l'extérieur, le hall paraît obscur jusqu'à ce que mes yeux se soient accoutumés à la pénombre.



*Une maison cossue à grande colonnade
devant laquelle nous passons avant d'entrer dans son parc.*

Mon cicérone me conduit directement au palier de l'entresol où s'ouvre une porte que nous franchissons pour enfile un couloir. Au bout de ce passage nous entrons dans une salle de réunion. Aux murs, des cartes. J'identifie plusieurs zones de la Virginie. En particulier la rivière Bull Run et les routes et voies ferrées de Manassas Junction.

J'aperçois des têtes connues dont celle de Beauregard. Plusieurs colonels entourent le chef, penchés sur une grande table où ils ont étendu une carte de plus. Il y a aussi le colonel Forbes qui était là lors de ma première réunion avec le « J2² ». En faisant un tour d'horizon de la pièce, j'aperçois dans l'ombre, assis sur une table de décharge et, en train de balancer les jambes, le capitaine de vaisseau Nightingale. Je suis heureux de la présence de ces deux officiers de renseignement. Eux, au moins, sauront entendre ce que j'ai à dire.

Personne ne fait attention à notre entrée. Manifestement ils ne sont pas d'accord sur une certaine question. En attendant qu'on s'intéresse à nous, j'écoute. Je comprends ainsi que le colonel Lee est devenu Général de corps d'armée, qu'il a pris le commandement de l'armée

² Joint 2nd Bureau, c'est-à-dire « 2^{ème} bureau interarmées » ou « bureau de renseignement interarmées. » Interarmées, c'est-à-dire réunissant les renseignements de la Marine, de L'Armée de Terre et des milices territoriales.

de Virginie et que ce personnage particulier qu'est le colonel Thomas Jonathan Jackson est devenu son bras droit en même temps qu'il a été promu général de brigade. Je détecte avec un peu d'écœurement des traces grasses de jalousie chez ces colonels de Caroline du Sud vis-à-vis des deux Virginiens. Car Jackson était jusqu'à il y a quelques jours instructeur au V. M. I., le *Virginia Military Institute* [l'institut militaire de Virginie] implanté à Lexington en Virginie. C'est une sorte de Saint-Cyr local où la scolarité ne dure que moins d'un an. En outre, ce commandant rapidement promu colonel puis général est un artilleur et ne fait donc pas partie de cette caste des « seigneurs » que sont les officiers de cavalerie. Et je regarde donc les écussons de col ou les parements de pattes d'épaules de messieurs les critiques : à part un fantassin en garnitures bleues, tous arborent le jaune de la cavalerie. Décidément, tous les hommes sont poussés par la jalousie. Pourtant, sans connaître ce fameux Jackson le moins du monde, je me dis que s'il est artilleur, c'est au moins un homme qui a l'instruction nécessaire pour concevoir la manœuvre des troupes d'appui. Et l'appui, ce n'est pas la seule artillerie. Je suis sûr que dans ses plans ou ses conseils à Lee, il n'oubliera ni le renseignement, ni la logistique. Encore que cette dernière n'est pas à proprement parler de l'appui, mais plutôt du soutien.

Comme apparemment, personne ne s'occupe de moi et qu'on parle de la rivière de Bull Run que j'ai vue lors de ma halte à Manassas l'autre jour, je m'approche du bureau où Toutant de Beauregard a étalé sa carte. Apparemment, Messieurs les « agrégés de grammaire » n'ont pas vraiment entamé la partie opérationnelle de leurs palabres d'état-major. La carte que je vois sur la table est vierge de ces indications manuscrites aux crayons de couleurs essentiellement rouges et bleus avec lesquelles les penseurs militaires se croient obligés de maculer les cartes que les géographes réalisent avec tant de soin. La grosse main gantée d'un colonel de cavalerie pontifiant survole le papier multicolore au son d'une péroration logorrhéique.



La grosse main gantée d'un colonel de cavalerie survole le papier multicolore

Sans doute finalement agacé par les querelles byzantines de MM. les Colonels ulcérés, le Général de Beauregard se tourne vers moi.

- Monsieur, nous vous avons demandé de venir nous raconter ce que vous avez pu constater au cours de votre prise de contact avec les gens de Pinkerton. Mais aussi l'impression générale que vous retirez des régions que vous avez traversées et des gens qui y vivent. Racontez-nous donc vos impressions. Ne cherchez pas à nous faire un rapport de renseignement militaire, mais plutôt un récit qui nous détendra. Encore que je pense que ce que vous allez nous raconter sera davantage de nature à susciter notre inquiétude. »

Les deux officiers de renseignement se rapprochent et les «déboutés de l'avancement» se taisent. J'entrepris donc mon récit. Je commence par le contact avec Pinkerton et ses gens. Sans entrer dans le détail j'explique la grosse enveloppe, la taupe de Pinkerton, l'intervention du policier. Beauregard me coupe : « J'ai lu le rapport de police et je considère que vous avez bien réagi. Mais continuez plutôt à nous raconter vos contacts avec les yankees. »

Alors je parle des officiers que j'ai rencontrés aux ponts sur le Potomac, aux gens qui m'ont parlé lors des escales en train. Comme je suis sensible aux possibilités du chemin de fer dans une guerre moderne, je donne mes impressions sur le caractère stratégique de certains nœuds ferroviaires. Comme malheureusement beaucoup de voies ferrées connaissent le problème des ruptures de charge puisque les différentes compagnies ne sont que rarement reliées entre elles, je ne peux que mettre l'accent sur les efforts à faire pour protéger des installations comme Manassas Junction. Je suis d'autant plus disert que la région de Fredericksburg est aussi un centre clé de logistique et que j'ai bien pu évaluer la forte présence de militaires et de « civils » yankees qui se passionnent depuis les hauteurs qui surplombent le Potomac au Nord pour ces villes qui offrent leur paysage ferroviaire aux observateurs intéressés.

Manifestement, nombreux sont les fédéraux qui se passionnent pour ces installations souvent mises sur pied par les nordistes et qui sont désormais en zones confédérées. J'insiste sur le fait que les yankees ont déjà pris le parti de militariser leurs réseaux ferroviaires et d'en faire leur premier outil logistique et stratégique. Toutes les voies que j'ai pu observer sont en acier et de plus en plus d'entre elles sont ballastées.

- Pardonnez-moi, Monsieur le Baron, mais quel est l'intérêt du ballast pour le transport de fret ? » C'est le général de Beauregard qui m'interroge.

Je lui réponds comme s'il avait posé la question de façon à me pousser à instruire ses subordonnés sur ce sujet technique. Il ressort de mes réponses que les cailloux du ballast drainent l'eau et de ce fait permettent aux traverses de sécher plus vite, que les rails sont mieux ancrés au sol, que le profil en long et en travers est plus stable et que l'on peut obtenir des voies régulières permettant une plus grande vitesse en ligne droite et une meilleure tenue en ligne dans les courbes.

- Eh bien, je suis satisfait de voir que vous êtes au fait des questions techniques relatives aux trains. Le Général Lee est informé de ce que les yankees projettent justement une forte incursion en Virginie pour y établir une tête de pont en poussant jusqu'à Manassas Junction. Une fois cette tête de pont établie, les fédéraux renforceront leurs positions au sud du Potomac en prenant pied sur les hauteurs d'où ils comptent s'emparer de Richmond, si possible avant l'installation définitive de notre gouvernement. Il est donc en train de concevoir une contre-offensive et c'est là que vous intervenez.

- Je ne voudrais pas encourir les foudres d'officiers d'état-major pour avoir été désigné comme l'un des leurs alors que je ne suis qu'un simple géomètre français. » Je ponctue cette remarque un peu caustique par un sourire en coin.

- C'est pourquoi il n'est absolument pas question de vous incorporer dans l'armée confédérée. Vous êtes un atout pour l'état-major essentiellement parce que vous êtes civil, curieux, bilingue et surtout mobile. Y compris intellectuellement. Le Président a parlé de vous au Général Lee en des termes élogieux. Le Général m'a donc demandé de vous confier une nouvelle mission qu'il vous faudra remplir avant l'offensive fédérale. Mais nous en parlerons en petit comité. »

En fait j'ai fini de raconter les aspects narratifs de mon voyage dans le Nord. Beauregard ordonne aux deux officiers de renseignement de me conduire à l'Amiral « Smith » qui, d'après ce que je comprends, m'attend dans son bureau.

« Smith », dont je ne connais toujours pas le vrai nom, me questionne sur Pinkerton, comment je l'ai perçu, si nous nous sommes entendus etc. Il m'apprend que l'Écossais, entre autres activités, a beaucoup œuvré pour la sécurité des transports ferroviaires auprès de

plusieurs grosses sociétés. En particulier, en 1850, à la demande de plusieurs présidents de compagnies ferroviaires, il a monté une unité spéciale de protection des trains qui lui a rapporté beaucoup d'argent. L'un de ses clients, le PDG de la *Central Illinois*, employait aussi un avocat efficace, un certain Abraham Lincoln, comme conseiller juridique et un certain George B. McClellan comme ingénieur en chef.

Point n'est besoin de beaucoup d'imagination pour comprendre que le policier privé et l'avocat ont beaucoup coopéré. Avec les problèmes de Baltimore, les autorités ferroviaires locales ont encore fait appel à l'Écossais pour protéger les communications ferroviaires dans le Maryland. En particulier, la *Philadelphia, Wilmington & Baltimore Railroad* s'est inquiétée de ce que des éléments sécessionnistes du Maryland pourraient couper ses lignes pour isoler la capitale fédérale des États du nord. Pinkerton, dépêché à Baltimore, y a détecté une nette sympathie, inquiétante pour lui, envers les thèses autonomistes sudistes et a donc infiltré des agents dans les milieux sécessionnistes.

C'est à cette occasion que Pinkerton a prétendu mettre à jour il y a quelques semaines un complot ourdi à Baltimore visant à assassiner Lincoln. Autant dire qu'avec McClellan choisi comme commandant de l'Armée du Potomac, il a été facile au « sauveur du Président » de se voir confier la tâche de mettre sur pied le *Secret Service* c'est-à-dire l'organisme de renseignement secret des fédéraux. « Ah le voilà bien encadré, le Président Lincoln avec un ancien repris de justice écossais devenu policier privé et un ingénieur des chemins de fer devenu Général guerrier ! » L'Amiral s'amuse. Et puis il entre dans le détail de ce qui devrait être ma mission.

- Avant toute chose, vous allez me donner la liste de ses taupes restées chez nous que vous a fait tenir Pinkerton. Rassurez-vous, pas de précipitation. Nous allons examiner cette liste et enquêter sur les agissements de ces prétendus agents. Nous avons des méthodes pour restreindre le champ des investigations. On me dit qu'il y a deux cent cinquante noms rien que pour la Caroline du Sud, la Virginie et la Caroline du Nord. Cela me semble beaucoup. Mais nous allons tous les contrôler. Avec méthode. Certains de nos agents secrets s'en chargeront et rassurez-vous, ce sont des gens expérimentés et assez nombreux pour se partager le travail. Il nous faudra ensuite nous concentrer sur ceux qui nous sembleront douteux.

De votre côté, vous allez remonter voir Pinkerton avec des renseignements que vous devrez lui porter en mains propres. Toutefois il va falloir attendre qu'une des « taupes » de Pinkerton vous contacte. Compte tenu de l'évolution des événements, cela ne devrait pas tarder. Connaissant Pinkerton par ouï-dire, je suis persuadé qu'il va vous questionner sur le volume des forces que nous sommes en mesure d'aligner en Virginie pour protéger les zones cruciales face au Nord. En fonction de ce qu'il vous demandera, nous vous donnerons les directives précises pour lui transmettre votre « trahison ». Mais l'idée de manœuvre est de minimiser nos forces dans son esprit. Tant en volume qu'en qualité. Cela pourra sans doute marcher parce que Pinkerton n'a jamais côtoyé les unités maintenant confédérées. Quant à McClellan, je me demande comment et pourquoi Lincoln lui a confié l'Armée du Potomac. C'est sans doute parce qu'ils ont travaillé ensemble au chemin de fer, mais je suis sûr qu'il sera déçu. Il aurait été beaucoup plus inquiétant pour nous qu'il ait choisi un homme comme Grant ou cette brute de Sherman. Enfin, nous verrons. Si nous parvenons à leur infliger une solide pâtée lors de la première bataille, je vous parie que McClellan perdra le peu d'assurance qu'il doit afficher pour le moment. Je le connais, c'est un béni-oui-oui qui a peur de son ombre. Il ne devrait pas conserver son poste bien longtemps après un cinglant revers pour sa première bataille.

Ensuite, selon les besoins, nous vous ferons arrêter et inculper pour vous juger. Mais cela demandera une mise au point subtile parce qu'il faudra de toute façon parvenir à un non-lieu ou à un acquittement. Ceci afin que vous puissiez continuer à aller dans le Nord avec un statut humaniste, si possible avec la bénédiction de la Confédération des États d'Amérique et sans que Pinkerton soit tenté de vous mettre à nouveau à contribution. Il se méfiera de vous

non comme dangereux mais comme incapable. Vous pourrez sans doute trouver un contact de là-haut qui œuvrera dans la même optique humaniste que vous et qui vous conduira d'un champ de bataille à l'autre. »

Sans rien dire, je pense à Clara Barton.

« Pour le moment, continue l'Amiral, vous pouvez retourner à vos occupations ici. En ce qui concerne votre rémunération, il est hors de question que le département de la guerre vous ait à son budget et encore moins celui de la justice. On ne sait jamais qui sert dans ces départements. La situation est encore trop neuve. En revanche, vous serez pris en compte par le département des transports et celui des travaux et équipements publics. Vous y serez rémunéré comme « *Land Surveyor* » [Géomètre-Topographe] et toucherez des émoluments de ces deux départements. »

Je ressors de cet entretien avec une sensation curieuse d'inquiétude doublée d'excitation. De retour à la plantation, je constate que tout le monde fait semblant de rester optimiste. Ann Miller étant parti avec l'armée pour protéger les voies ferrées, André est très souvent avec la famille indienne de son ami. La mobilisation des forces confédérées se fait à grande vitesse. Il faut même parfois que les militaires tempèrent les volontaires. Il faut bien qu'il reste des gens pour faire tourner les rares usines et des contremaîtres blancs dans les plantations. Mais nombreux sont les employés et les ouvriers qui préfèrent essayer la vie militaire plutôt que rester astreints aux exigences du travail productif. En somme, ils fuient la « vie simple aux travaux ennuyeux et faciles ». Tout ceci m'inquiète bien. Décidément, il faut être bien naïf pour partir à la guerre la fleur au fusil. Toutes les femmes ou les filles que j'ai l'occasion de côtoyer me paraissent bien plus sages que leurs maris, leurs fils ou leurs frères et cousins.

Hélène est devenue experte dans le maniement de la chambre photographique. Elle a un sens de la prise de vue joint à un savoir-faire technique qui font d'elle un véritable artiste de cette nouvelle branche de la peinture qu'est la photographie. Tertullien est fort pris par la délimitation des terres de la plantation. Avec Aldebert et Sié, il parcourt les limites, implante des repères et des bornes. Comme il ne s'agit pas de voler ou de se faire voler une terre qui reste la principale richesse de la Caroline du Sud, il faut souvent prendre contact avec les propriétaires voisins qui ne sont pas mécontents de voir fixer leur limites sans devoir déboursier les frais de géomètre-topographes et en ne réglant que la moitié des honoraires de l'avocat. Hélène et sa sœur rédigent les contrats de bornage en plusieurs exemplaires que les parties concernées signent avec un exemplaire qui part chez l'avocat pour transmission au Juge de paix. Mon ami devient donc peu à peu un notable local. Comme le bouche-à-oreille est la meilleure des réclames, Tertullien est de plus en plus souvent contacté par des propriétaires dont les terres ne touchent absolument pas la plantation Toppenot. Avec l'approche de guerre, on sent que les chefs de famille veulent mettre leurs affaires en ordre.

Le courrier passe de plus en plus mal avec le Nord. On peut louer les services de coursiers privés, en général des anciens du *Poney Express* qui se sont recyclés. Mais d'une part c'est assez cher et d'autre part les cavaliers sont de plus en plus souvent arrêtés par la police, les garde-frontières ou les miliciens. Je ne puis plus contacter M^{elle} Barton.

Pendant quelques jours, je travaille beaucoup à la pharmacie de Pierre Toppenot. Mon futur beau-frère a cessé de travailler sur sa « *root beer* ». Il se passionne pour l'onguent que j'ai rapporté de chez Maître Kahana. Malheureusement, il refuse les avis que je lui donne sur la purification des ingrédients avant, pendant et après la préparation. Il considère comme inutile d'étuver les pots en verre pour les purifier comme le font tous les alchimistes et tous les spagiristes depuis la nuit des temps. Il faut absolument que je lui fasse rencontrer maître Kahana. Mais j'aurais mauvaise conscience à faire quitter sa maison et ses jardins à plantes médicinales au Juif vénérable et à sa famille. Sauf à aller se mettre à l'abri de la guerre mais personne ne sait aujourd'hui quel sera le sort des armes, donc quelle région sera sûre dans les mois à venir.

Je demande simplement à Pierre de me confier une paillasse carrelée, une fontaine à eau et un bec de chauffage au gaz et de me laisser préparer un peu d'onguent. Il accepte en se moquant. Il a pu se procurer assez de tous les ingrédients sauf de l'alcool de bois. À la place, il dispose d'une espèce d'eau de vie d'arquebuse obtenue par distillation de bourbon. Je demande donc à Aldebert de me faire obtenir un tonnelet de ratafia de mélasse que je redistille à haute température. J'obtiens ainsi un alcool très clair et très fluide. J'étuve avec précaution des flacons de verre à feu. Mais comme ils n'ont pas la qualité de ceux que prépare M^e Kahana, je suis forcé d'aller lentement pour le refroidissement et de boucher le flacon encore chaud. Il me faut une journée pour produire trois petits flacons de l'onguent « Kahana » qui représentent un peu moins d'un litre alors que Pierre et son préparateur en font presque dix litres dans le même temps. Je supporte patiemment lors du dîner les railleries amicales de mon futur beau-frère qui moque ma méthode qu'il juge prudente à l'excès et la façon dont j'ai obturé les trois flacons de verre au bouchon d'Hermès. « Père, on aurait dit un apprenti potard qui veut réussir son examen. »

Hélène tente bien de faire taire son frère, mais l'autre n'a à la bouche que ses « trois gallons ! » Au bout d'un moment, il finit par se calmer et changer de sujet. Il est parfois un peu « lourd »...

Avant le coucher, Hélène vient dans ma chambre pour tenter d'excuser son frère.

- Ce n'est rien, ma chérie. Il est juste dommage qu'il ait gâché une telle quantité de produits précieux. Il ne sait apparemment pas que le temps n'aime pas ce qui se fait sans lui. »

Le lendemain, mes trois flacons n'ont pas bougé. On le voit parfaitement à travers la paroi transparente. Les dix kilos d'onguent du pharmacien sont moisissés et empestent dès l'ouverture du simple bouchon de liège de fort diamètre mal ajusté. Je rapporte mes trois flacons à la plantation.

Un visiteur m'attend lorsque j'arrive devant la maison d'habitation. Il s'agit d'un rouquin en vêtements de petit boutiquier. Il parle un anglais très nettement marqué d'accent écossais de la classe moyenne inférieure. C'est facile à repérer : en ce qui concerne l'accent, il parle en roulant les « R » et pour l'origine sociale, il parle anglais avec une syntaxe plutôt aléatoire.

- Je suis chargé de vous rencontrer de la part de qui vous savez.

- Je ne comprends rien à ce que vous me dites. »

Il répète sa phrase. « J'ai entendu ce que vous avez dit, mais je ne comprends pas le sens réel de cette phrase.

- Un Écossais important que vous avez rencontré à Washington.

- Et que vous a-t-il chargé de me dire ?

- Que le haggis est lourd l'été

- Mais le whisky d'Islay le fait passer...

- Si on y ajoute... ?

- Trois grosses gouttes d'eau de source. »

Le mot d'ordre de reconnaissance est complet. Je vois le rouquin se détendre.

- Voici une enveloppe qui vient de « là-haut ».

Là-haut ! Là-haut en latitude ou en haut de la voie hiérarchique ? Décidément, je vois le mal partout. Heureusement que je ne suis plus militaire, j'aurais des ennuis avec ma hiérarchie. Je prends l'enveloppe d'élégant papier, qui ressemble à celui que les « bonnes amies » envoient à leur « amis ». On nous observerait, on pourrait nous prendre pour deux invertis en train de concocter des rendez-vous coupables.

- Comment puis-je répondre à ce pli ?

- Il contient toutes les informations nécessaires pour le faire. Mais je ne les connais pas.

- Avez-vous besoin qu'une voiture de la plantation vous reconduise ?

- Je vous remercie. Un de vos nègres a pris soin de ma mule. Je vais donc retourner à mon office en ville. »

Je remercie le messager de Pinkerton et lui serre la main tandis que l'un des palefreniers ramène la mule à la longe au bas de l'escalier du perron. En bon français, je tends la main au rouquin. Je sens ses doigts commencer à malaxer ma dextre. Un Franc-maçon, sans aucun doute. Ils sont nombreux ici et souvent moins discrets qu'en Europe. D'une part, je n'ai pas pour habitude d'usurper une qualité qui n'est pas la mienne, d'autre part je ne veux pas qu'il aille trop loin dans son interrogation discrète aussi prends-je l'air surpris. Il me rend ma main avec un regard en coin. « Je pensais que... » Surtout, je ne lui demande pas ce qu'il pensait. Et le voici qui repart vers la ville.

Sié surgit à mon côté aussitôt que le petit Écossais rouquin est reparti sous la frondaison de l'allée.

- Connaissez-vous ce cafard, Maître ?

- Je ne suis pas ton maître ; Sié. Cela me peine que tu me juges ainsi.

- Je suis toujours esclave. Vous allez devenir un membre de la famille Toppenot. Il vous sera sans doute utile d'avoir un jour un esclave qui témoigne en votre faveur. Mais vous ne m'avez pas dit si vous connaissez ce cafard.

- Pourquoi le traites-tu ainsi ?

- C'est une mouche des Pinkerton. Grâce à cela, il a évité un procès pour escroquerie et fait condamner un autre à sa place. Méfiez-vous de lui.

- Et tu sais où on peut le trouver ?

- Il se nomme Gordon E. McNamara et tient boutique dans la basse ville, dans une rue du port neuf qui n'a pas encore de nom. Sa boutique d'import-export se nomme Inverness & Savannah Good Import. Tout le monde la connaît sur le port. Il trafique de tout, sauf des esclaves parce qu'il s'attaquerait alors à trop fort pour lui. Mais je tiens à vous dire que tous les nègres de la plantation savent qu'il est venu vous voir. »

Je remercie vivement Sié de ses conseils et monte dans ma chambre pour lire la prose écossaise. En fait, la demande de renseignement de Pinkerton montre un manque de connaissances militaires en matière de préparation d'un plan de bataille. De l'amateurisme pur et dur. Ce qui m'intéresse le plus, c'est la voie préconisée de renvoi des renseignements vers le Nord, un employé du bureau de télégraphe de l'avenue Charles. Il faut que je voie rapidement Aldebert. Je me passerais bien de lui parler tant il me semble urgent de rencontrer l'Amiral « Smith », seulement il vaut mieux que je mette mon futur beau-père dans la boucle. Heureusement, Tertullien arrive à cheval d'une réunion de délimitation de parcelle avec un propriétaire voisin. Il est en sueur et sent le cheval. Je ne lui laisse même pas se reposer et lui raconte l'Écossais roux et le message.

- Restons calme et buvons frais. Depuis le morne qui surplombe le « creek » j'ai aperçu la calèche de la plantation qui revenait. Je n'en suis pas sûr, mais il me semble que c'était ton futur beau-père. Si c'est le cas, il ne tardera pas à arriver. »

Il vient de finir de parler que j'entends la trompe de chasse de la voiture qui annonce l'arrivée de l'équipage. Je me précipite sur le perron et je découvre deux palefreniers esclaves prêt à accueillir le « maître ». Je n'ai rien à dire. Aldebert gravit les quatre marches en deux pas. Il est en sueur mais a le sourire.

- Alors ? Vous avez rencontré ce cancrelat de McNamara ? Que vous a-t-il dit ? Avec-vous lu son papier ?

- Je l'ai rencontré et j'ai son papier. Il faudrait que j'aie d'urgence voir l'Amiral.

- Cela tombe bien. Il vous attend. Nous changeons le cheval et vous repartez d'urgence. Sié vous conduira. Prenez bien toute l'enveloppe. »

En effet l'Amiral m'attend. Il sirote de la décoction de menthe poivrée sucrée. Il masque son impatience mais ouvre presque avec fébrilité l'enveloppe que je lui tends. Il lit avec attention la demande de renseignement qui émane du *Secret Service*.

- Soit il ne connaît rien en tactique, soit il tient à ce que vous lui fournissiez des renseignements faciles à vérifier. Manifestement, il s'intéresse à Manassas Junction mais

aussi à Fredericksburg. Cette lettre confirme ce que nous savions. Donc ce que nous avons préparé est d'actualité et vous allez pouvoir le porter. Comme Pinkerton vous a indiqué la boîte aux lettres, nous aurons beau jeu d'arrêter cette taupe. Nous le ferons dans le cadre d'un contrôle de routine des employés du télégraphe, bien explicable en temps de préparation de guerre. Cela justifiera un nouveau voyage de votre part vers Washington, puisque votre contact sera hors course. Et vous porterez à l'Écossais une moisson de renseignements falsifiés mais logiques. Nous avons largement sous-évalué l'effectif des troupes que nous allons aligner sur les hauteurs de *Bull Run creek*. »

Deux jours plus tard, la presse locale de Charleston se fait l'écho d'une purge parmi les employés du télégraphe. Plusieurs télégraphistes et un chef de service sont inculpés d'intelligence avec les autorités de Washington. Et remplacés immédiatement par des militaires du *Corps des Estafettes et Télégraphes*. Je reprends le train vers le Nord. Comme je suis porteur d'un mandat de bons offices de la Confédération des États d'Amérique, je vais me présenter à l'un des ponts sur le Potomac pour ensuite me faire escorter jusqu'à Pinkerton. En attendant, je vais passer par chez les Kahana.

En me retournant, dans la voiture, je regarde avec nostalgie la maison de la plantation s'éloigner derrière moi.



Je regarde avec nostalgie la maison de la plantation s'éloigner derrière moi.

Lorsque quelque temps plus tard je mettrai en couleurs la photo qu'en avait prise Hélène, je modifierai le ciel pour obtenir celui de la vue ci-dessus. Qui rend mieux l'inquiétude qui est la mienne au moment où je repars vers Washington.